

Essonne

LE CONSEIL GÉNÉRAL

essonne.fr

D'eau et de lumière...

Mémoire d'aquarelles essonniennes

Livret d'exposition



La magie de l'eau qui véhicule les couleurs et capture la lumière sur le papier, se retrouve en Essonne au creux de ses vallées. Certains aquarellistes ont pu les contempler, les reproduire et parfois y demeurer.

Considérée parfois comme un art mineur, l'aquarelle se distingue de la peinture à l'huile par sa **fluidité**, mais aussi par sa difficulté d'exécution qui ne tolère aucune erreur.

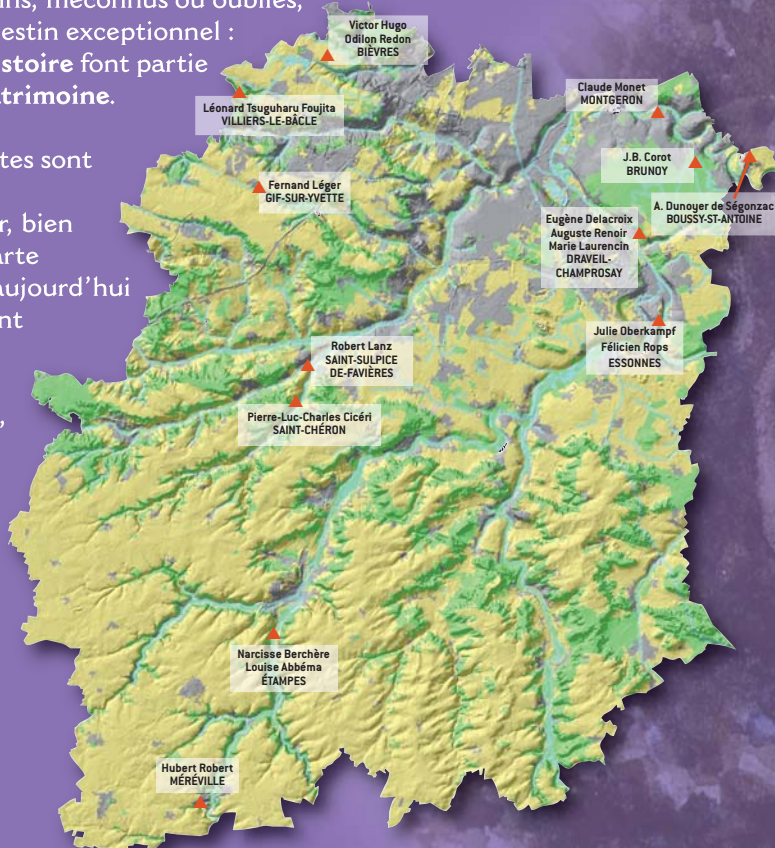
André Dunoyer de Ségonzac, grand peintre essonnien, né à **Boussy-Saint-Antoine** en 1884 et disparu en 1974, disait :

«L'aquarelle est beaucoup plus proche de la peinture à l'huile que l'on ne le pense généralement. Elle en est la sœur cadette ; comme son aînée, elle connaît des esthétiques et des techniques très variées et souvent contrastées ... les poudres de couleur sont les mêmes... seul diffère le liquide qui les unit : huile de lin pour la peinture à l'huile, gomme arabique pour l'aquarelle».

Près d'une vingtaine de peintres aquarellistes, plus ou moins célèbres, ont parcouru l'Essonne au cours des trois derniers siècles. Certains, méconnus ou oubliés, ont eu cependant un destin exceptionnel : leurs **œuvres** et leur **histoire** font partie intégrante de notre **patrimoine**.

Deux autres aquarellistes sont passés par l'Essonne. Ils ont fixé sur le papier, bien avant l'arrivée de la carte postale, des paysages aujourd'hui disparus, mais ils restent méconnus :

Jean-Jacques Champin (1796-1860), reporter avant l'heure et **Albert Capaul** (1827-1904), amateur prolifique.





Un mot lumineux aux couleurs de nature

Le mot «aquarelle» n'apparaît en France qu'à la fin du XVIII^e siècle. Il est d'origine latine (aqua = eau) et résulte de la traduction de «water-colour», art très populaire en Angleterre à cette époque. Ses origines sont cependant beaucoup plus anciennes.







Origines

Dans l'Antiquité (Égypte, Japon, Chine), des poudres de **terre, pierre, bois brûlé** ou **oxydes métalliques** sont associées à des substances liantes comme le **miel**, le **jaune d'œuf** ou la **gomme arabique** (résine d'acacia incolore et soluble dans l'eau). Cette technique est très répandue en Europe à partir du Moyen-âge : les **enlumineurs** et les **miniaturistes** illustrent les manuscrits avec des peintures riches en couleurs, en alternant la transparence et l'opacité (gouache).

Pigments

- Terre : *ocre, sienne* 
- Bois brûlé : *noir* 

Minéraux :

- Cinabre (sulfure de mercure) : *rouge brun* 
- Azurite (carbonate de cuivre hydraté) : *bleu* 
- Malachite (carbonate de cuivre hydraté) : *vert* 
- Orpiment (sulfure d'arsenic) : *jaune* 
- Réalgar (sulfure d'arsenic) : *rouge orangé* 
- Gypse (roche saline) : *blanc* 

«Le temple de Méréville». Lavis sépia
de Jean-Jacques Champin, première moitié
du XIX^e siècle. Collection Musée
de l'Île-de-France - Sceaux - Inv. 37.14.3
Photo Benoît Chain



Lettrine enluminée extraite
du terrier de Montéclin (Blèvres).
AD91 - E/486



Lettrine extraite de l'inventaire
des titres et papiers
de l'abbaye royale d'Yerres, 1780.
AD91 - 63H/8

à savoir...

Autour de l'aquarelle, d'autres techniques gravitent :

- ▶ **Le lavis (ou aquarelle monochrome)**
Inventé en Chine au VI^e siècle, ce procédé de peinture à l'eau ne comporte qu'une seule couleur d'aquarelle, d'encre de Chine ou de sépia [sécrétion de la seiche] qui, plus ou moins diluée, offre divers degrés d'intensité.
- ▶ **La gouache ou détrempe**
(de l'italien «guazzo» = «détrempe»)
Utilisée depuis l'Antiquité et surtout au Moyen-âge sur les manuscrits, elle a la même composition que l'aquarelle, mais dans des proportions différentes permettant un mélange plus épais et plus mat. Émulsionnée à l'œuf, elle prend le nom de «tempera».
- ▶ **La sanguine**
Déjà employée par les Égyptiens, elle se présente sous forme de bâtonnets ocres ou pourpres composés d'oxyde de fer et de craie. On l'utilise comme le fusain, mais aussi quelquefois avec de l'eau, à la manière du lavis et de l'aquarelle.

Citation

«... et après avoir fixé et accentué le dessin, tu ombreras les formes au lavis en mettant autant d'eau qu'en contient une coquille de noix, et deux gouttes d'encre ; tu ombreras avec un pinceau en poils de queue de martre. Et, suivant ainsi les parties sombres, tu peux de la même manière foncer les lavis en y ajoutant quelques gouttes d'encre.»
Traité de peinture, 1390, Cennino Cennini.

Le XVIII^e siècle : de l'étude à l'œuvre d'art

Avant de connaître le succès en Angleterre au XVIII^e siècle, l'aquarelle reste généralement réservée aux esquisses. L'engouement qu'elle suscite en France est intimement lié au phénomène de mode concernant alors les paysages, jardins et sites historiques.

De l'art auxiliaire...

Aux XVI^e et XVII^e siècles, l'aquarelle permet aux artistes d'**esquisser** rapidement des œuvres de petite taille avant de les reproduire à l'huile sur des toiles de grandes dimensions. Cette technique sert aussi aux architectes, géomètres, géographes et scientifiques [plans et planches aquarellés].

... à la forme d'expression

En 1794, à Londres, le docteur **Monro**, passionné de **nature**, ouvre chez lui la première académie d'aquarelle ; il compte parmi ses élèves **William Turner** (1775-1851), qui deviendra l'un des plus grands maîtres des XVIII^e et XIX^e siècles et l'un des premiers à pratiquer l'art du **carnet de voyage**. Les artistes anglais, auparavant enfermés dans leurs ateliers, découvrent avec bonheur la nature à la **lumièr**e du jour : ils n'ont désormais plus besoin que de quelques feuilles de **papier**, de couleurs, de pinceaux et... d'un peu d'**eau**.

Citation

«L'aquarelle [... genre agréable et commode : agréable en ce qu'il cause peu d'embarras, peu de salissure et que tout ce qui est nécessaire pour la faire peut se renfermer dans une boîte de six pouces sur quatre, et, par conséquent, le rendre facile pour le voyage. Ajoutez à cette boîte un calepin de feuilles de papier, et vous pourrez explorer la forêt et la montagne.»

Nicolas-Toussaint Charlet, peintre français (1792-1845)

L'engouement français : l'exemple d'Hubert Robert

Le mot «aquarelle» n'existe pas encore en France quand **Hubert Robert** (1733-1808), élève de **Panini** (1691-1765), revient d'un long séjour en **Italie** en 1765 avec ses aquarelles de **paysages** et de **ruines** antiques qui emportent un vif succès. L'année suivante, il est reçu à l'Académie royale. Il s'inspire par la suite de Paris et de ses environs et excellera dans l'art des **jardins**, notamment ceux du château de **Méréville**. À cette époque, des peintres brillants comme Panini et certains de ses élèves ont parfois recours à un procédé de **duplication** qu'Hubert Robert a probablement utilisé avec **génie** : d'anciens dessins exécutés à la sanguine ou à la pierre noire (pierre d'Italie), constituée de schiste argileux, sont maintenus pressés contre une feuille de papier pour y laisser des empreintes qui sont ensuite **retravaillées** à la plume et colorées à l'aquarelle.



Le précurseur, **Albrecht Dürer** (1471-1528). Artiste allemand connu pour ses gravures, dessins, peintures à l'huile, ouvrages de mathématiques et plus de quatre-vingts aquarelles de paysages et d'animaux. Autoportrait reproduit sur carte postale, collection Jean Jacquart. AD91 - 45Fi/147



«Temple de la Concorde et pyramide de Sestius». Dessin plume et lavis d'Hubert Robert, fin XVIII^e siècle. Classé monument historique en 1911. Collections École polytechnique - Palaiseau. B21



Vue de Méréville, lithographie aquarellée par Jean-Jacques Champin, v. 1850. AD91 - 4Fi/242

Le XIX^e siècle : la rupture avec le classicisme

L'aquarelle a toujours eu la nature pour thème principal. S'y sont progressivement ajoutés les signes du progrès : chemins de fer, ports, industries ...

La prolifération de la presse et des livres a favorisé les reproductions.

Au début du XIX^e siècle, **Eugène Delacroix** (1798-1863) rompt avec la tradition **classique** par la grande **liberté d'exécution** qu'il exprime dans ses carnets de voyages. **Charles Baudelaire** (1821-1867) dit de son œuvre : «*J'ai essayé plus d'une fois de dresser cet énorme catalogue, mais ma patience a été brisée par cette incroyable fécondité.*»

Pendant près de vingt ans, Delacroix vient régulièrement à **Champrosay**, village situé dans la **vallée de la Seine** en lisière de la forêt de Sénart, lieu également choisi par **Frédéric Villot** (1809-1875), graveur de ses œuvres et plus tard, par **Auguste Renoir** (1841-1919) et **Marie-Laurencin** (1883-1956).

Citation

«...Travaillé sur un dessin d'arbres d'après nature... sur la lisière de la forêt vers Draveil... Revenu par le chêne Prieur et l'allée de l'Ermitage. Beaux effets au chêne Prieur, qui se détachait entièrement en ombre sur l'allée claire et fuyante.»

Extrait du Journal de Delacroix, 1853

Les travaux de Delacroix puis ceux de **Jean-Baptiste Corot** (1796-1875), grand paysagiste français, annoncent les **impressionnistes** comme : **Gustave Caillebotte** (1848-1894) et **Claude Monet** (1840-1926) tous deux habitants de la **vallée de l'Yerres**.

Au milieu et à la fin du XIX^e siècle, les aquarellistes les plus remarquables sont : **Paul Gavarni** (1804-1866), **Eugène Lami** (1800-1890), fondateur en 1879 de la Société des aquarellistes qui compte parmi ses membres **Eugène Isabey** (1804-1886), **Gustave Doré** (1832-1883) et **Henri Joseph Harpignies** (1819-1916).

Gustave Moreau (1826-1898), artiste **symboliste** auteur de centaines d'aquarelles, influence la carrière d'**Odilon Redon** (1840-1916), artiste essonnien qui passera ses derniers étés dans la **vallée de la Bièvre**.



Portrait d'Eugène Delacroix.
Carte postale, collection
Jean Jacquart. AD91 - 45Fi/182



Moulin de Jarcy sur les bords
de l'Yerres. Aquarelle
de Jacques Chamillard (1929 - 2007),
peintre graveur essonnien, 1982.
AD91 - 19Fi/10

à savoir...

Les aquarellistes sont, pour la plupart, **lithographes, graveurs sur bois ou aquafortistes** :

- ▶ **Lithographie** : dessin gravé sur pierre calcaire à grain très fin.
- ▶ **Gravure sur bois** : dessin sculpté sur bois de noyer, poirier ou buis.
Dans ces deux techniques, seuls les reliefs sont en contact avec l'encre.
- ▶ **Eau forte** : gravure obtenue par l'action de l'acide nitrique sur une plaque de cuivre (ou zinc) vernie, sur laquelle le motif a été tracé à l'aide d'une pointe fine.

On appelle «aquatinte» une gravure imitant le lavis ou l'aquarelle.

Le XX^e siècle : les bases de la peinture moderne

Le XX^e siècle se caractérise par l'arrivée de l'art abstrait, dont la première œuvre est une aquarelle de Wassily Kandinski (1866-1944) qui privilégie les couleurs et les formes plutôt que le sujet. C'est aussi une période de rencontres entre artistes de tous horizons, en particulier à Paris dans le quartier de Montparnasse, haut lieu de la peinture, appelé aussi «École de Paris».

C'est **Paul Cézanne** (1839-1906) qui, après le romantisme et l'impressionnisme, construit les bases de la peinture moderne.

La «rétrospective Cézanne» organisée en 1907, au Salon d'Automne va inspirer les artistes de l'École de Paris : en tout premier **Georges Braque** (1882-1963), suivi par **Pablo Picasso** (1881-1973) et...

Fernand Léger (1881-1955) qui finira sa vie dans une ancienne **guinguette giffoise** de la **vallée de l'Yvette**, et dont les œuvres, préparées à l'aquarelle, représentent la modernité, le spectacle, les loisirs ; outre le papier et la toile, il travaille la céramique, le bronze, la tapisserie. Après son décès, ses créations sont regroupées au **musée de Biot** (Alpes- Maritimes), devenu musée national en 1967.

Le peintre japonais **Tsuguharu Foujita** (1886-1968) arrivé en France en 1913, forge lui aussi sa personnalité à «l' École de Paris». Du mélange des influences naît une œuvre considérable (chats, portraits, nus, motifs religieux, peintures murales,...) exécutée surtout à l'huile, parfois à l'encre et l'aquarelle, avec une traditionnelle **précision du trait**.

Converti et baptisé en 1959 sous le prénom de **Léonard** (en hommage à Léonard de Vinci), il se fixe en 1961 à **Villiers-le-Bâcle** dans la paisible **vallée de la Mérentaise**. En 1991, son épouse lègue au département de l'Essonne la **maison-atelier** où est conservé l'univers du peintre.

André Dunoyer de Ségonzac (1884-1974) issu lui aussi de Montparnasse, se tourne vers la peinture réaliste. Travailleur persévérant, il multiplie les genres (paysages, natures mortes, nus, illustrations) et les thèmes (guerre, sport, danse, spectacle). Après 1920, il apprend la gravure et délaisse l'huile pour se consacrer au lavis et à l'aquarelle.

Son port d'attache est Saint-Tropez qu'il quitte fréquemment pour des escapades en Île-de-France, dans la vallée du Grand Morin ou à l'étranger. Il reste néanmoins fidèle à sa terre d'enfance, baignée par la **rivière de l'Yerres** à

Boussy-Saint-Antoine, qui abrite aujourd'hui son **musée** dans la propriété de ses ancêtres.



*Portrait du jardinier Vallier.
Paul Cézanne, v. 1906.*

Quelques traits de crayon à la mine de plomb indiquent les lignes principales. L'aquarelle aide à définir géométriquement le sujet dans l'espace. Reproduction sur carte postale, collection Jean Jacquart. AD91 - 45FI/185



Les pinceaux de Léonard Foujita dans son atelier de Villiers-le-Bâcle. Collection Foujita. Photographie Yves Morelle, 2000. AD91 - 16FI192/280

André Dunoyer de Ségonzac, photographie, non datée. AD91 - 2FI/3553



Un «martien» à Juvisy-sur-Orge !

Eugène Antoniadi

[1870, Constantinople (aujourd'hui Istanbul) Turquie - 1944, Paris] naturalisé français en 1928.

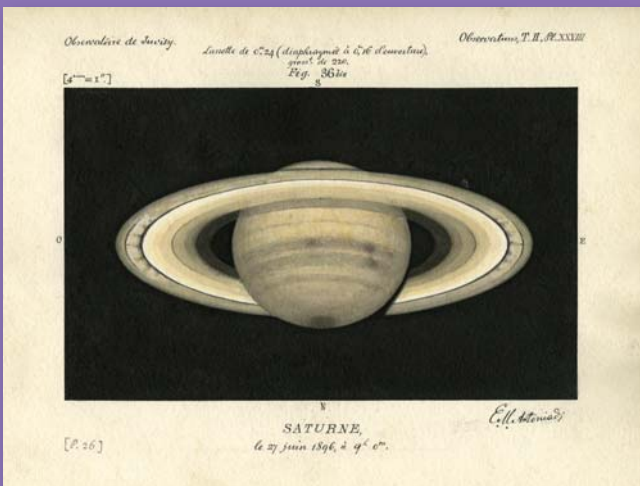
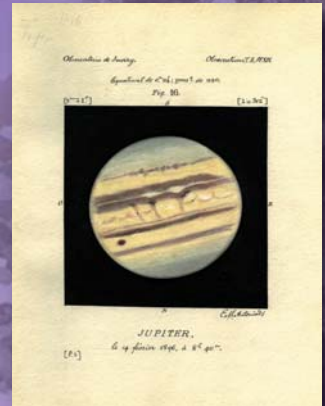
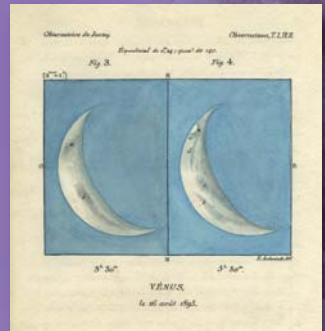
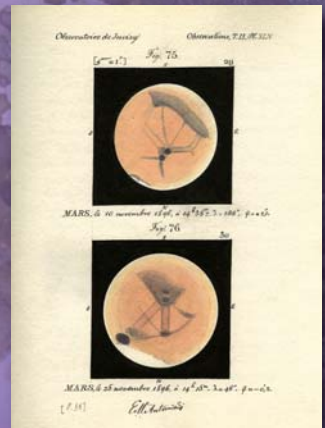
De son vrai nom Eugenios Mihail Antoniadis, cet **astronome** grec suit d'abord des études d'architecte en consacrant ses loisirs à l'astronomie et à la photographie. Il réalise ses premiers dessins de la voûte céleste en 1888 et intègre la **Société astronomique de France** en 1891.

Grand spécialiste de Mars, il est très vite remarqué pour la qualité de ses travaux d'observation et devient l'adjoint de **Camille Flammarion** (1842-1925) à l'observatoire de Juvisy-sur-Orge : il y demeurera de 1893 à 1902, année de son départ en Turquie d'où il ne revient qu'en 1909. C'est à l'observatoire de Meudon qu'il reprend alors ses recherches, car la grande lunette y est plus performante.

Le nom d'Antoniadi est lié à la démystification des **canaux martiens**, illusions d'optique qui engendrent à la fin du XIX^e siècle une croyance populaire sur la présence d'êtres «intelligents» sur **Mars**.

Cette controverse perdure jusqu'à la publication en 1930 de «La planète Mars», ouvrage dans lequel Antoniadi tente de mettre fin à la polémique en présentant des cartes ne comportant aucun canal ; des études prouveront ensuite que l'atmosphère martienne est trop pauvre en oxygène pour permettre la vie. Malgré tout, le doute subsistera encore jusqu'aux premières photographies prises par la **sonde Mariner 4** lors du survol de Mars en 1965.

Antoniadi s'est aussi intéressé à Jupiter, Vénus, Mercure et Saturne qu'il a représentés sur de **surprenantes aquarelles**. Deux cratères de Mars et Vénus portent son nom ainsi qu'une région de Mercure.



Observations astronomiques faites à l'observatoire de Juvisy-sur-Orge sous la direction de Camille Flammarion par Eugène Antoniadi (1889, 1895, 1896). Fonds Camille Flammarion, Observatoire de Juvisy-sur-Orge. Société astronomique de France.

Les arpenteurs-géomètres et les plans d'intendance

Ils s'appellent Schmid, Dupré, Rousseau, Devert, Méteyer, Roi le Jeune, Cotheret... Ils ont «arpenté» notre territoire pour le fixer avec précision sur le papier.

À la fin du XVIII^e siècle, les arpenteurs-géomètres mesurent et cartographient **2 117 paroisses** dans la généralité de Paris : cette gigantesque entreprise leur est ordonnée par l'intendant de Paris, **Louis Jean Bertier de Sauvigny**, pour réformer la «**taille**» (impôt sur le revenu) en améliorant sa répartition. Cette réforme nécessite d'établir de nouveaux plans pour connaître les ressources et les biens de chaque paroisse.

Après avoir mesuré cultures, forêts, vignes, routes, chemins, hameaux, jardins à la française..., les arpenteurs les reportent à l'encre sur un plan. Tous les éléments paysagers sont représentés et peints à l'**aquarelle** de différentes couleurs : les terres labourables en **rose**, les bois en **vert**, les friches en **vert plus pâle**.

182 plans d'intendance illustrant ce travail de longue haleine sont aujourd'hui conservés aux Archives départementales de l'Essonne. Tous sont **numérisés** pour être consultés sans altérer les originaux. Le chercheur y trouve une source d'informations sur la transformation du paysage et les modes de culture.



Les arpenteurs. Cartouche extrait de la carte des Gastinois et Senonais, par Janson, [s.l.], 1650. AD91 - 1F/53

Plan d'Intendance. Soisy-sous-Étiolles (aujourd'hui Soisy-sur-Seine), fin du XVIII^e siècle. AD91 - C3/17

Plan d'Intendance. Boutigny et Marchais, fin du XVIII^e siècle. AD91 - C94/4



Un orientaliste à Étampes

Narcisse Berchère

[1819, Étampes (Essonne)

1891, Asnières (Hauts-de-Seine)].

Né à **Étampes**, fils de Pierre Narcisse Berchère, meunier de l'Île Maubelle en bord de Juine, Narcisse Berchère est élevé dans le culte de la nature qui inspire ses premiers dessins d'enfance et change sa destinée.

Après des études aux Beaux-Arts, déçu des enseignements successifs de Renoux et Rémon (par trop académiques), il porte son admiration vers **Théodore Rousseau** (1812-1867) et **Jean-Baptiste Camille Corot** (1796-1875), peintres de «l'École de Barbizon» qui font de la **nature** leur sujet principal.

À partir de 1849, il entreprend de nombreux voyages : en France (Fontainebleau, Bretagne, Normandie, Midi) puis en Espagne, Syrie, Turquie, Grèce, Asie mineure, Italie... Ses œuvres deviennent de plus en plus lumineuses et colorées.

Fasciné par le désert et l'Égypte, c'est dans ce pays qu'il se lie d'amitié avec d'autres peintres comme **Léon Belly** (1827-1877), **Jean-Léon Gérôme** (1824-1904), **Eugène Fromentin** (1820-1876) et le sculpteur **Frédéric Auguste Bartholdi** (1834-1904). En 1860, Il est nommé dessinateur de la compagnie du **canal de Suez** par Ferdinand de Lesseps.

Ses liens avec l'**Orient** ne l'éloigneront jamais de sa Juine natale, qu'il reproduit sur **une centaine** de lavis et aquarelles contenus dans un album intitulé «Étampes et ses environs», qu'il lègue en 1889 au musée de cette ville dont il est l'un des administrateurs depuis 1875.

1 et 2 : vues d'Étampes, aquarelles de Narcisse Berchère, fin du XIX^e siècle.

Musée intercommunal d'Étampes

1 - «**Bierville**»



*Portrait de Narcisse Berchère dessiné à la mine de plomb et dédié par Gustave Moreau : «**À mon viell ami Berchère. Gustave Moreau 5.2.1852**». Musée intercommunal d'Étampes*

2 - «**Promenade des prés**»



Un promeneur et cartophile avant l'heure

Charles Albert Roch Capaul (dit Collenberg)

[1827, Paris - 1904, Paris].

D'une famille d'émigrés suisses originaire des Grisons, au sud-est de la Suisse, cet artiste appelé plus simplement Albert Capaul, employé à l'Hôtel de la Monnaie à Paris, se promène sur les **routes** d'Île-de-France pendant ses loisirs qu'il consacre aussi à l'**aquarelle**.

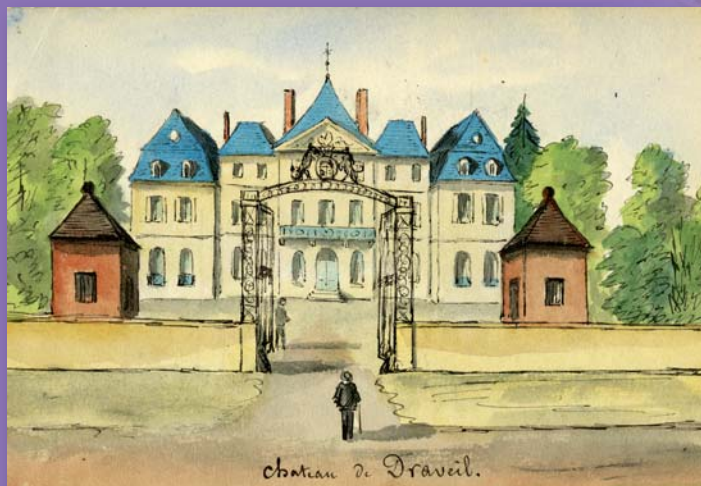
Saisies **sur le vif** à partir des années 1880 sur un petit carnet de voyage, ses œuvres de **style naïf** et d'une grande fraîcheur, montrent des sites et des scènes de vie animés et colorés. Leur intérêt historique est considérable au même titre que celui des **cartes postales** qui ne se développeront qu'une quinzaine d'années plus tard.

En 1971, les services d'archives départementales de toute la **banlieue parisienne** font l'acquisition de lots d'aquarelles concernant leur territoire : 24 en Seine-Saint-Denis, 41 dans les Hauts-de-Seine, 142 en Val-de-Marne, 62 dans les Yvelines, 75 en Val-d'Oise. L'Essonne en possède 112 qui représentent 29 communes situées au nord du département.

Paysages, églises, moulins, chemin de fer,... Albert Capaul nous emmène avec lui sur les chemins du passé.



*Paysages essonnais
au temps de la Seine-et-Oise.
Aquarelles de Charles Albert Roch
Capaul, fin XIX^e siècle. AD91 - 17FI*



Un «reporter» pittoresque au XIX^e siècle !

Jean-Jacques Champin

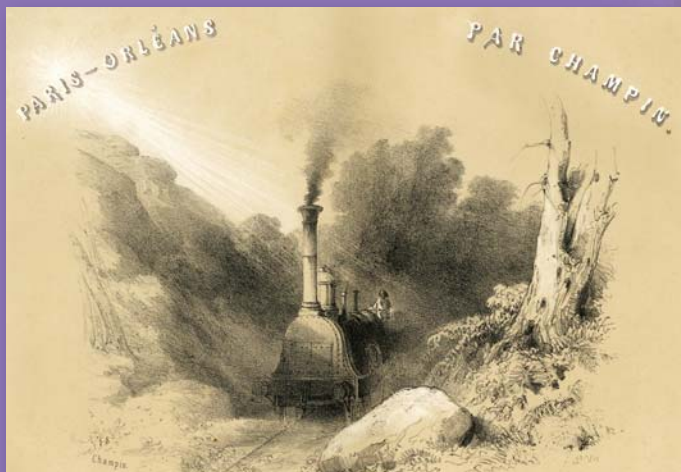
[1796, Sceaux (Hauts-de-Seine) - 1860, Sceaux].

Issu d'une famille de notables (maires, notaires) installée à Sceaux, Jean-Jacques Champin hérite des dons artistiques de son père, Pierre Champin, graveur du plan représentant les jardins de Sceaux.

Travailleur infatigable, Jean-Jacques Champin se passionne pour les paysages et demeures historiques, qu'il peint à la gouache, **aquarelle** ou lavis, mais plus rarement à l'huile. Pour combler les périodes de **chômage**, il apprend la **lithographie** (gravure sur pierre), la **chromolithographie** (nombre de pierres égal à celui des couleurs) et la gravure sur bois. Ce qui lui permet de participer en 1833 avec Auguste Régnier (1787-1860), dessinateur, à l'ouvrage intitulé «Les habitations de personnages célèbres de 1790 à nos jours», puis en 1838 à l'édition du «Paris historique». Quatre ans plus tard, il rejoint les équipes d'illustrateurs du «Magasin pittoresque», revue bimestrielle illustrée, «L'illustration», **premier hebdomadaire illustré** et de «la Mode».

En 1846, il illustre les débuts du **chemin de fer** dans un album consacré à la ligne du Paris-Orléans qui passe en Essonne, et prend une part active au lancement des «Guides» qui prolifèrent en région parisienne et en province. Ses voyages le mènent aussi en Suisse et en Italie.

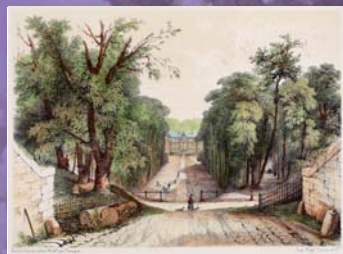
Après le décès de sa première épouse (1835), il se remarie deux ans plus tard avec **Élisa Pitet** (1811-1871), aquarelliste-lithographe qui s'inspire de Pierre-Joseph Redouté (1759-1840), «le Raphaël des fleurs», pour peindre des planches **botaniques**, notamment à Verrières-le-Buisson chez le célèbre grainetier Vilmorin qui y créa un centre de recherche de graines et plantes de renommée mondiale.



Village d'Évry et parc de Petit-Bourg.
Lithographie aquarellée
par Jean-Jacques Champin,
milieu du XIX^e siècle.
AD91 - 4Fi/341



Château de la princesse d'Eckmühl
à Savigny-sur-Orge. Lithographie
aquarellée par Jean-Jacques Champin,
milieu du XIX^e siècle. AD91 - 4Fi/351



Château du Comte de Talaru
à Chamarande. Lithographie
aquarellée par Jean-Jacques Champin,
v. 1843. Collection Musée
de l'Île-de-France Sceaux - Inv. 81.5.6
Photo Benoît Chain

Frontispice de l'ouvrage «Paris-Orléans»
ou «Parcours pittoresque du chemin
de fer de Paris à Orléans», textes de
Salvador Tuffet, illustrations de
Jean-Jacques Champin (54 lithographies,
49 vignettes), 1845. AD91 - Infolio/102

Un décorateur de théâtre à Saint-Chéron

Pierre Luc Charles Cicéri

[1782, Saint-Cloud (Hauts-de-Seine)
1868, Saint-Chéron (Essonne)].

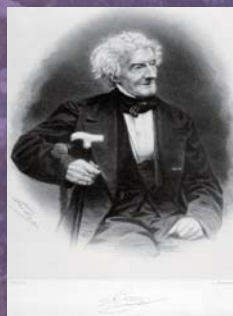
Fils d'un lunetier milanais établi au Palais Royal à Paris, Pierre Cicéri étudie le chant mais y renonce à la suite d'un accident qui le laisse infirme. Il apprend donc le dessin chez **François-Joseph Bélanger** (1744-1818), alors architecte du roi.

Pendant ses loisirs, il confectionne des **maquettes de théâtre** et les expose dans le magasin de son père. Elles sont vite remarquées par le Préfet du palais (chargé de l'intendance des théâtres), qui le fait entrer à l'atelier de décoration de l'**Opéra de Paris**. Il y travaille sous la direction de **Jean-Baptiste Isabey** (1767-1855), peintre et miniaturiste réputé (ordonnateur des fêtes de la cour), dont il devient le gendre en 1810 et auquel il succède en tant que décorateur en chef.

Il **esquisse à l'aquarelle** et au lavis des projets de décors romantiques (paysages, ruines antiques). Pour l'opéra «**Aladin et la lampe merveilleuse**» en 1822, il s'associe à **Louis Jacques Mandé Daguerre** (1787-1851) qui, à l'époque, est lui aussi peintre de décors et inventeur du «**diorama**», gigantesque trompe-l'œil translucide qui s'anime par des jeux de lumière. En 1825, pour le ballet «**La Belle au bois dormant**», Cicéri utilise le «**cyclorama**», décor mobile qui donne l'illusion du mouvement.

Son œuvre est immense : plus de **300 décors** dont «Sapho», «Olympe», «Gisèle» pour plusieurs théâtres parisiens (Opéra comique, Théâtre français, Théâtre de la Porte Saint-Martin, Odéon...), et dans de grandes villes comme Douai, Strasbourg, Bordeaux, Valenciennes, ainsi qu'à l'étranger.

Sollicité pour les cérémonies du **sacre de Charles X** en 1825, il reçoit la Légion d'Honneur la même année ; en 1833, il est associé à **Eugène Delacroix** (1798-1863) pour décorer le Palais Bourbon. À Saint-Chéron où il réside l'été, il peint les paysages environnants et décore sa maison de ravissants sujets : frises, médaillons à l'antique, corbeilles de fruits, figures allégoriques.



*Portrait de Pierre Luc Charles Cicéri
dédié par lui-même.
D'après une photographie
de Nadar, v. 1860.
Collection Musée de Dourdan*

*Lithographie, plume et aquarelle :
maquette de décor réalisée par Pierre Luc
Charles Cicéri, v. 1830 pour «Robert le
Diable», premier opéra romantique
présenté à l'Opéra de Paris. Collection
Musée de l'Île-de-France - Sceaux
Inv. 64.33.17. Photo Benoît Chain*



*1, 2 : décors réalisés par Pierre Luc
Charles Cicéri dans sa maison de Saint-
Chéron. Salon, salle à manger, décor
intérieur et élévation sont inscrits aux
Monuments historiques depuis le
15/02/1989. AD91 - 16Fi/149*

Les instituteurs au travers des monographies communales

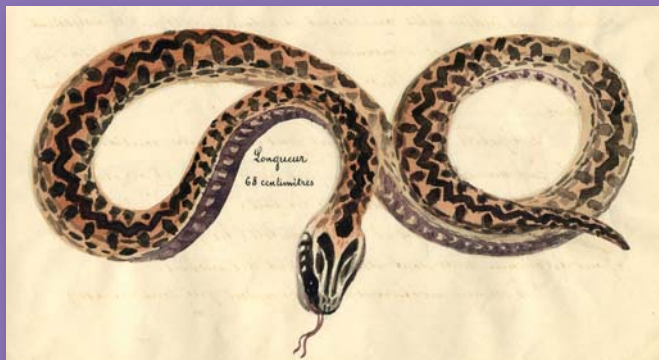
Louis Bordier, Paul Césard, Pol-Albert Bertheau, Charles Mercier, Louis Zimmer, Auguste-Pacifique Vadier, Octave Foucher... : comme tous leurs collègues, ces instituteurs sont sollicités en 1898 par le Ministère de l'Instruction publique dans la perspective de l'**Exposition universelle de 1900**, pour rédiger des «**monographies communales ou scolaires**» et y évoquer l'histoire locale et celle de leurs écoles tant au point de vue matériel, pédagogique que moral.

Les monographies d'instituteurs se présentent sous forme de manuscrits bien structurés et souvent très détaillés : situation géographique de la commune, climat, agriculture, esquisse historique, étymologie, origines, personnages remarquables, industries, organisations municipale et scolaire. Elles sont pour la plupart, superbement **calligraphiées** et **illustrées** de plans, photos, dessins ou **aquarelles**, selon les aptitudes et les goûts de chacun. En raison de leur extrême fragilité, les 184 monographies communales conservées aux Archives départementales de l'Essonne (qui compte 196 communes), ne sont consultables qu'en **version numérique**.

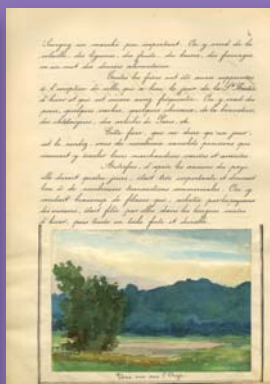
Elles constituent un point de départ idéal pour toute recherche sur la vie d'une commune.



Louis Joseph Bordier, instituteur à Avthon-la-Plaine

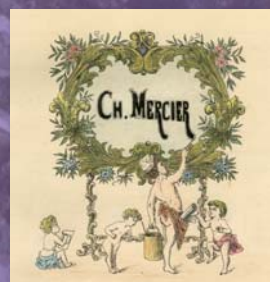


Paul César, instituteur à Boutrevilliers



Auguste Pacifique Vadier, instituteur à Savigny-sur-Orge

Charles Adolphe Mercier, instituteur à Marcoussis



Un enlumineur du XX^e siècle à Saint-Sulpice de Favières

Robert Lanz

[1896, Paris - 1965, Genève (Suisse)].

Robert Lanz appartient à une famille d'artistes célèbres en Suisse : son grand-père Édouard Kinkelin, aquarelliste ; son père Karl Alfred, statuaire et son parrain Léo-Paul Robert, aquarelliste naturaliste.

Orphelin à 16 ans, il connaît très tôt la misère. Un peintre, **Marcel Lenoir** (1872-1931), le prend sous sa protection dans son atelier de la Villa Brune à Paris : le jeune homme y vit dans l'ombre de cet homme mystique, ancien enlumineur touché par les mouvements artistiques du début du XX^e siècle (symbolisme, pointillisme, cubisme, art déco) et influencé par ses fréquentations artistiques : Modigliani, Fernand Léger, Picasso.

Dans ce contexte particulier, Robert Lanz se passionne pour l'**enluminure**, s'imposant de grandes privations pour se procurer l'**or et le vélin** nécessaires à son art. Cette pauvreté ne l'empêchera pas de satisfaire à son goût du paysage et des voyages (France, Allemagne, Italie...) qu'il effectue souvent à **bicyclette** !

Citation

«Parfois, rentrant d'un de ses voyages, il venait sonner à ma porte et m'apparaissait sous l'aspect d'un vieux chemineau souriant couvert de la poussière des chemins.»

Pierre Gaxotte, académicien.

«Hommage à Robert Lanz», Musée d'Étampes, 1980
AD91 - PBR/1494

Il est par ailleurs d'une dextérité surprenante : sculpture, ébénisterie, tapisserie, fresques, peinture à l'huile, gouache et **aquarelle**, au total **plus de 500 œuvres**, parmi lesquelles des **illustrations** et enluminures des plus grands ouvrages littéraires (Gustave Flaubert, Anatole France, Edgar Allen Poe, André Gide, Arthur Rimbaud).

En Essonne, il décore les **églises** de Breuillet, Sermaise, Villeneuve-sur-Auvers et Saint-Sulpice-de-Favières, où il s'installe dans les années 1940. Les archives de l'Essonne conservent quelques manuscrits aquarellés de Robert Lanz qui évoquent l'histoire religieuse et locale de ce haut lieu de pèlerinage.

Il passe encore quelques années à Boissy-sous-Saint-Yon, puis à Paris et en Suisse, où il décède tragiquement la nuit de Noël 1965.



Statue de Sainte-Barbe (bois),
église Saint-Sulpice-de-Favières,
XVI^e siècle

Détail d'un vitrail,
église Saint-Sulpice-de-Favières
(rois mages)



Château de Montlhéry

Aquarelles de Robert Lanz extraites d'un manuscrit consacré à la
confrérie de Saint-Sulpice-de-Favières, 1944/1950 - 1J/669



*Aquarelle de Robert Lanz
extraite d'un manuscrit consacré
à la confrérie de Saint-Sulpice-de-Favières,
1944/1950 - 1J/669*



Exposition réalisée par les Archives départementales de l'Essonne
Marie-Paule Guérif, assistante qualifiée du patrimoine.

Conception graphique : Véronique Douliez-Sala / Imprimerie départementale.
Travaux photographiques : Lisbeth Porcher

Impression : Imprimerie CG 91
Août 2009

CERTIFIÉE ISO 9001/2008



aux porteurs
Stampes
oct. 86
/

**Direction des archives
et du patrimoine mobilier de l'Essonne**
01 69 27 14 14

Domaine départemental de Chamarande
38, rue du Commandant Arnoux - 91730 Chamarande
archives.essonne.fr